

# Lucien REBATET

## LA CORRUPTION DES ESPRITS

*L'article ci-dessous est paru dans le numéro spécial sur les juifs de l'hebdomadaire Je Suis Partout, en date du 17 février 1939, puis a été publié pour la première fois en 1999, dans un recueil qui comprenait aussi les articles du premier numéro spécial de JSP sur la question, datant du 15 avril 1938, et dont Rebatet avait, là aussi, été le principal rédacteur. Nous présentons quelques extraits de la préface de ce recueil de 224 pages, intitulé Les Juifs et l'antisémitisme.*

\*\*\*

Lucien Rebatet, journaliste et écrivain, auteur du fameux pamphlet *Les Décombres* – le best-seller de l'Occupation – et d'une *Histoire de la musique* – qui fait toujours autorité – a connu quelques déboires après la défaite de l'Allemagne, du fait de son engagement politique.

Il fut arrêté en Autriche le 8 mai 1945 sur mandat d'arrêt du juge Zoussman et condamné à mort le 23 novembre 1946 pour ses écrits. Gracié par Vincent Auriol le 12 avril 1947, en compagnie de Pierre-Antoine Cousteau, sa condamnation fut commuée en peine de travaux forcés à perpétuité. Le 16 juillet 1952, il fut finalement libéré, après sept ans et deux mois de prison.

Son antisémitisme, comme celui de ses prédécesseurs, est avant tout la réaction de défense d'un "indigène" contre une agression extérieure. Grand critique d'art et homme d'une immense culture, il était naturellement sensible à la décadence culturelle et artistique de l'Europe soumise à l'influence des Hébreux.

Lucien Rebatet est mort le 24 août 1972, ne reniant rien de ses idées. Son œuvre, au delà de l'engagement politique, fait honneur à la littérature française et à l'esprit français.

\*\*\*

Les Juifs, devant les antisémites, allèguent très haut leur apport au patrimoine commun des hommes. Il est certain que la nation juive manifeste plus de goût pour l'art et pour la pensée que pour la guerre et l'agriculture, ce qui est son droit. Mais l'histoire de cette pensée et de cet art juifs est singulièrement courte. Elle ne commence en fait qu'avec l'émancipation du XIX<sup>e</sup> siècle.

De la destruction de Jérusalem à cette émancipation, Israël n'a donné à l'humanité qu'un seul homme : Spinoza. Les annales juives retiennent des noms de rabbins, de médecins, ceux de quelques poètes. Mais leur renommée, après Maïmonide et le haut Moyen

Age, n'a guère franchi les murs du ghetto. Israël n'a pas eu plus de part que les Canaques à l'apogée du XIII<sup>e</sup> et du XIV<sup>e</sup> siècle, à la Renaissance, à l'épanouissement de l'époque classique, à la diffusion des humanités, aux grandes découvertes. Tous les grands siècles chrétiens du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s'en sont d'ailleurs fort bien passé...

L'émancipation a permis aux Juifs depuis un siècle et demi l'exercice de toutes leurs qualités spirituelles. Quelle place leur ont-elles valu ? A considérer l'ensemble de ces cent cinquante années, la nation juive y apparaît moyennement douée, pour employer un qualificatif platement universitaire. Prenons ses sommets. Elle a eu Mendelssohn, un joli musicien de second ordre, qui s'est bien assimilé Schubert et Weber. Elle a eu Henri Heine, un Mendelssohn de la poésie, avec en plus une ironie corrosive et tout un arsenal de poisons révolutionnaires. Elle a eu un beau peintre, Juif portugais du reste, Camille Pissarro, un philosophe digne de respect, M. Bergson, quelques grands inventeurs comme Henri Hertz, plusieurs grands médecins comme Ehrlich, plusieurs grands chirurgiens.

Le palmarès est honorable, pour une nation de vingt à vingt-cinq millions d'habitants. Il n'y a pas lieu cependant de crier au miracle. Les Juifs alignent bien entendu toute une kyrielle de noms. Mais ce sont ceux d'imitateurs plus ou moins adroits, de commentateurs ou d'interprètes souvent excellents, ou malheureusement de corrupteurs redoutables. Le Juif imite bien, critique avec subtilité les œuvres des autres peuples. Il met sur pied fort peu de créations originales, et surtout, il corrompt beaucoup.

### ***La peinture française et les Juifs***

Il n'y a pas d'art plastique juif, pas un seul monument juif. Pissarro est une exception. Il a grandi et vécu hors de toute juiverie, au milieu de l'admirable école des impressionnistes français. En Allemagne, Max Liebermann, autre Juif, n'a fait que suivre lourdement les principes de ces grands peintres de chez nous.

On a vu cependant sortir de terre depuis une trentaine d'années toute une pléiade de Juifs qui ont choisi la peinture et la sculpture pour s'exprimer, et presque tous, Paris pour port d'attache. La grande rétrospective de l'Art Indépendant au Petit-Palais, en 1937, en comprenait une dizaine, parmi les plus connus : les peintres Marc Chagall, né à Witebsk, en Russie ; Kaïm Soutine, né à Smilovitchi, en Lithuanie ; Modigliani, né à Livourne ; Kisling, né à Cracovie ; Marcoussis, né à Varsovie ; Max Ernst, né à Bruhl, en Allemagne ; Pascin, né à Widdin (Bulgarie), d'un père juif espagnol et d'une mère juive serbe mais d'origine italienne, élevé en Allemagne, naturalisé américain, établi en 1905 à Paris où il se tua il y a quelques années ; les sculpteurs : Chana Orloff, né en Ukraine ; Zadkine, né à Smolensk ; Lipchitz, né à Druskieniki (Pologne).

Je puis parler d'eux en toute sérénité. J'ai été un des spectateurs passionnés du Montparnasse d'après guerre. J'ai vidé des verres en compagnie de Pascin. Par horreur de l'académisme, je puis assurer

que je me suis penché patiemment, attentivement, sur toutes les folies et les bizarreries de l'époque. Je ne me suis persuadé que peu à peu, à contrecœur, de toute la part de supercheries et d'impuissance qu'elle comprenait, et du rôle qu'y jouèrent les Juifs. Cette première juiverie de Montparnasse abonda en dons et en personnages singuliers : Modigliani, sa noblesse ingénue, sa grâce ; Pascin, son prodigieux vagabondage et son érotisme obsédant ; Kisling, courageux combattant de la Légion, ses accords de ton d'une acidité parfois amusante.

Cependant tous ces Juifs, et tant d'autres, se rejoignent dans la même besogne involontaire de désagrégation. Leur couleur est une décomposition de la palette française, leur forme est disloquée ou fugitive. Le tarabiscotage intellectuel remplace chez eux l'intelligence plastique. Leur pseudo-civilisation, son contact avec la vie, n'est plus qu'une déformation arbitraire et se termine dans la caricature. Rien de plus affreux que les moignons, les tronçons vaguement assemblés de Zadkine ou Lipchitz, que la monstrueuse pourriture de ghetto que Soutine accumule à coups de truelle.

Rien de plus éloigné de l'admirable lignée des arts français, de Chartres à Auguste Renoir. Les Juifs de l'« école de Paris » ont vécu de ses dépouilles. Ils n'ont rien imaginé. Ils ont démantibulé Cézanne, singé grossièrement le génial Van Gogh, transformé en anarchie les audaces de Matisse. Quant au cubisme, c'est le chrétien Guillaume Apollinaire qui fut son véritable inventeur.

Par malheur, les Juifs à leur tour ont exercé une espèce d'influence. La peinture française paraît depuis une vingtaine d'années en régression. Les causes de cet étiolement ne sont pas simples. La décadence de l'enseignement officiel, du goût des grands clients, l'Etat et l'Eglise au premier rang, ont leur part de responsabilité. Mais on ne peut oublier qu'en plein essor, la peinture française, cet arbre magnifique de sève et de fruits, a commencer à dépérir depuis que le charançon juif s'y est attaqué.

Dans chaque salon, chaque exposition, nous voyons des artistes français sacrifier à la déliquescence juive. Et le nombre des barbouilleurs juifs ne cesse de grandir, d'exposer, de répandre les plus pernicieux poncifs. Au hasard des derniers catalogues, on pourrait citer des centaines de noms.

Une autre influence, plus déplorable encore, est celle des marchands de tableaux. Ils ont réunis de superbes collections. Mais cette intelligence se double chez eux de l'éternelle spéculation. Deux fois sur trois un tableau est pour eux non seulement une belle chose, mais un titre qui peut monter. Une extravagante bourse juive de la peinture s'est créée à Paris. Depuis vingt ans, les grands marchands de tableaux de Paris se nomment ou se sont nommés Georges Wildenstein, Juif militant, le Rothschild de la profession, Rosenberg, Georges Bernheim, Berthe Weil, Zak, Zborowski, Kaganovitch, Billiet-Worms, Jos-Hessel, Simonson, André Weil, Kleinberger, Seligmann, Birtchansky, etc, etc...

Ces marchands ont stocké des toiles; pour faire grimper les prix, ils ont organisé des ventes fictives, placé des toiles insignifiantes ou ridicules dans les musées avec l'aide des Juifs installés au Grand Conseil des Beaux-Arts et des rabatteurs de la critique juive. Ils ont imposé ainsi sur le marché des médiocrités, des laideurs qui ont fait prime, qui ont lancé les modes les plus absurdes.

Cette frénésie a eu le sort de toutes les entreprises juives. La clientèle s'est fatiguée, le krach s'est produit, les cours se sont effondrés. Mais la peinture française n'est pas encore remise de cette imbécile fièvre. Bien des peintres aujourd'hui d'âge mûr ne se relèveront jamais de l'industrie où le Juif les a poussés.

### *La musique juive*

Toute la grande évolution musicale du XIX<sup>e</sup> siècle s'est faite en dehors des Juifs, avec Beethoven, Wagner, les Russes. Tous les grands créateurs de la musique contemporaine sont aryens : Richard Strauss, Debussy, Strawinsky, Maurice Ravel. Tous les artistes dont l'œuvre se tient, par le métier, par leur contenu national sont aryens : Enesco pour la Roumanie, Prokofieff pour la Russie, Bartok pour la Hongrie, Hindemith pour l'Allemagne, Falla pour l'Espagne sont des aryens.

Ces hommes, de Tristan et Isolde, de Wagner, au Sacre du Printemps, et à l'Histoire du Soldat, de Strawinsky, ont enrichi le langage musical par des conquêtes toujours plus audacieuses dans l'harmonie, le rythme, l'instrumentation, mais des conquêtes logiques, menées d'une main ferme dans un but expressif et précis.

Les Juifs font grand cas d'un des leurs, Gustav Mahler, qui fut également un Wagnérien fervent. Mais Mahler est chaotique, hétéroclite, il ne reste plus chez lui l'ombre d'un plan musical.

Enfin, au début du siècle, un autre Juif est venu, l'Autrichien Arnold Schönberg. Il a débuté dans les traces de Wagner et de Debussy, imitant leur chromatisme. Mais bientôt, il a brisé tous les cadres musicaux, imaginé une sorte de modulation continue, l'atonalité. Schönberg, avec ses adeptes viennois, a été le mauvais sorcier de toute la musique moderne. En détruisant toute règle, il a autorisé les pires malfaçons, encouragé les laideurs les plus saugrenues, et les plus inutiles. Il a égaré toute une génération de musiciens. Et si Darius Milhaud ne procède pas directement de lui, comme par hasard, cet auteur infatigable de musiques malpropres et débraillées est un Juif provençal.

Le Juif Paul Dukas, venu avant Schönberg et le grand enjuiement d'après guerre, avait le plus grand respect de son art. Ce fut un Parnassien de la musique, un étincelant bijoutier. Mais son apport personnel est faible. Sa musique froide et brillante n'a pas de chair. Elle paraît déjà le plus souvent ternie et desséchée.

Les Juifs ont produit par contre une magnifique pléiade d'interprètes, de Joachim et Antoine Rubinstein à Yehudi Menuhin et Horowitz, le plus grand pianiste d'aujourd'hui. Cela tient avant

tout à l'agilité de leur mimétisme. Wagner le savait bien qui, résolument antisémite, choisit un chef d'orchestre juif, Hermann Lévy, pour créer Parsifal à Bayreuth. Les Hitlériens ne l'ont pas imité. Ils ont eu tort. Les interprètes juifs ont rendu à la musique allemande des services qui méritaient au moins quelques exceptions. Une admirable servante de l'ancienne musique telle que Wanda Landowska doit être honorée comme elle le mérite. Mais les Juifs, jusque dans ce domaine, profitent trop des qualités qu'on leur reconnaît pour pousser impudemment, avec une réclame inouïe, n'importe quel racle-boyau de ghetto. Il y a en moyenne cinq exhibitions de chefs, d'instrumentistes ou de chanteurs juifs à Paris chaque semaine. C'est presque toujours quatre de trop, pour la cause de la musique et celle des musiciens français.

### ***La pensée, l'enseignement, les lettres***

Même dans ses plus hautes spéculations, telle que l'œuvre de Bergson, la philosophie juive a été plus dissolvante que créatrice. Pour certaines notations justes et ingénieuses, Freud a engendré tout un système de généralisations déjà caduques, une école de maniaques et de charlatans. La sociologie des Lévy-Bruhl et des Durckheim n'est que l'invention d'un anticléricalisme saugrenu, la recherche essoufflée d'un culte de la société à opposer aux religions, le totem contre la croix.

Le corps enseignant français, dans son ensemble, est moins attaqué jusqu'ici, que ne le fut celui de l'Allemagne, encore que le nombre des Juifs y déborde presque partout le pourcentage admissible. Les Juifs n'ont du reste guère besoin d'embrasser la carrière souvent ingrate et mal payée de professeur. Il leur suffit d'avoir délégué à la tête de l'enseignement français, où il semble inamovible, l'un des pires d'entre eux, le Juif Jean Zay.

Les Juifs, jusqu'à présent, n'ont jamais joué dans les lettres françaises un rôle comparable à celui, si pernicieux, qu'ils ont tenu en Allemagne, qu'ils tiennent aux Etats-Unis. Le cas de Marcel Proust mériterait toute une étude. Ce qui est déjà périssable dans son œuvre n'est-il pas le fait du semi-judaïsme, n'est-ce point par cela que ce grand écrivain a exercé après sa mort cette influence assez fâcheuse qui nous a valu tant de pseudo-introspections ?

Pour le théâtre juif, avec ses fabrications sommaires, fausses, sa chiennerie emphatique, il appartient déjà au passé. Bernstein, certes, se suffit à lui seul ! Mais Porto-Riche, Savoir sont morts, d'autres ont fini leur carrière, et on leur voit peu de remplaçants. Le théâtre est aujourd'hui d'un rapport trop précaire. Les Juifs l'abandonnent pour la manne inépuisable du cinéma. Ils ont entièrement accaparé le cinéma français. Mais s'il y a à Hollywood des Juifs de talents, ceux de nos studios sont des margoulins d'une espèce telle que l'on se refuse à ranger leur camelote sous la rubrique de l'esprit.